

Phil Collins

NOT DEAD YET
L'AUTOBIOGRAPHIE

Traduit de l'anglais par Philippe Mothe



Titre original :
Not Dead Yet. The Autobiography

Texte : © Philip Collins Limited, 2016
Phil Collins est reconnu comme l'auteur de cet ouvrage
conformément au Copyright, Designs & Patents Act 1988.
Tous droits réservés.

Première publication en 2016 par Century,
une marque de Penguin Random House.

Toutes les photos des cahiers photos sont la propriété de l'auteur,
à l'exception des copyrights suivants :

- David Bailey (cahier 1, page 7, haut) ;
- Patrick Balls (cahier 2, page 5, bas) ;
- Ronnie Caryl (cahier 1, page 2, haut) ;
- Armando Gallo (cahier 1, page 3 haut et bas) ;
- John Gardey (cahier 2, page 1, bas) ;
- Genesis Archive (cahier 1, page 1, bas) ;
- Kmazur/Getty (cahier 2, page 5, haut) ;
- Herbie Knott/REX/Shutterstock (cahier 1, page 5, haut)
- Polaris/Sam Emerson (cahier 1, page 8, haut) ;
- Times/REX/Shutterstock (cahier 2, page 4, haut) ;
- Keith Waldegrave/Associated Newspapers/REX/Shutterstock
(cahier 1, page 6, bas) ;
- Aldo Viola (cahier 2, page 7, milieu ; page 8, bas)
- Graham Wood (cahier 1, page 2, bas)
- Graham Wood/Stringer/Getty (cahier 1, page 6, haut)

Tous les efforts ont été fournis pour contacter les ayants droit,
mais en cas d'erreur ou d'omission,
les remerciements adéquats seront intégrés
à l'occasion d'une future réimpression de ce livre.

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Ce que vous allez lire, c'est ma vie telle que je la vois.

Certains en ont peut-être des souvenirs différents, mais ceux-ci sont les miens.

J'ai toujours pensé que chacun conservait de sa propre existence des « instantanés ». Tout le monde ne se souvient pas de la même façon d'une scène vécue, et certains peuvent même l'avoir oubliée. Cet événement peut déterminer le cours d'une vie chez les uns et ne laisser aucune trace chez d'autres.

P.C.



Prologue

Meilleurs tubes et moments rudes

Je n'entends plus.
J'ai beau essayer de la déboucher, mon oreille droite ne veut rien savoir. Je la sonde un peu avec un Coton-Tige. Je sais que ce n'est pas conseillé – le tympan est sensible, surtout s'il a été soumis toute sa vie à des roulements de batterie.

Mais je suis prêt à tout. Mon oreille droite ne répond plus. Or c'est ma « bonne oreille », la gauche donnant des signes de faiblesse depuis dix ans déjà. Alors ça y est, la musique m'a achevé ? Je suis définitivement sourd ?

Imaginez la scène (âmes sensibles, prière de détourner le regard).

Je suis sous la douche. Nous sommes en mars 2016 et je suis chez moi à Miami. Le soir même a lieu un concert très particulier, mon retour à la scène après des années d'absence et, plus important encore, ma première véritable apparition publique avec l'un de mes fils, Nicholas, quatorze ans.

Le fiston sera à la batterie, le papa au chant. C'est en tout cas ce qui est prévu.

Petit retour en arrière : 2014 a vu l'ouverture de Little Dreams USA, la branche américaine de la fondation créée en 2000 en Suisse par mon ex-épouse Orianne et moi-même. Little

Dreams offre à des enfants des formations, du coaching et un encadrement dans les domaines de la musique, des arts plastiques et du sport.

Pour lancer la machine aux États-Unis et lever des fonds, un gala avait été programmé en décembre 2014. Mais, entre-temps, j'ai accumulé les problèmes de santé et, le jour J, je n'étais pas en état de chanter.

J'ai donc appelé Oriane, la mère de Nic et de son frère Mathew – qui venait alors d'avoir dix ans –, pour les prévenir que, souffrant d'une extinction de voix, je ne pourrais pas monter sur scène. Je ne leur ai pas dit que j'avais aussi une extinction de confiance : on ne peut pas non plus annoncer toutes les mauvaises nouvelles en un seul coup de fil à son ex-femme. Surtout, peut-être, quand il s'agit de la troisième.

Seize mois plus tard, je dois rattraper le temps perdu. 2016 est une nouvelle année et, pour moi, une nouvelle naissance : je suis prêt pour ce concert. Pas au point d'assurer tout un spectacle cependant, ce qui nous oblige à engager d'autres artistes.

Même avec ce renfort, je me rends compte que la soirée va surtout reposer sur... moi. C'est un scénario auquel m'ont habitué quarante ans de tournées ininterrompues et trois décennies d'albums successifs, ceux de Genesis et les miens : je fais partie d'un projet où je ne maîtrise pas tout. Pas question pourtant d'annuler une deuxième fois. Pas si je tiens à fêter mon soixante-sixième anniversaire.

Plusieurs musiciens, camarades de longue date, se joignent à moi pour répéter à Miami avec Nic. Il sait qu'on va jouer « In The Air Tonight », mais, devant ses progrès à la batterie, j'ajoute à la liste « Take Me Home », « Easy Lover » et « Against All Odds ».

Les répétitions se déroulent parfaitement : Nicholas a bien travaillé à la maison. En plus, il est meilleur que moi à son âge. Comme pour tous mes enfants, je déborde de fierté paternelle.

Ce qui me rassure aussi, c'est que cette fois ma voix me paraît solide et sonne bien. Daryl Stuermer, mon fidèle guitariste

depuis des années, demande : « Je peux avoir un peu de voix dans mon retour ? » C'est bon signe : quand le chanteur est mauvais, personne n'a envie de l'entendre dans les retours.

Le lendemain matin, jour du gala, je suis donc sous la douche. C'est là que mon oreille déclare forfait. Et si je n'entends rien, je ne peux absolument pas chanter.

J'appelle la secrétaire de l'un des nombreux experts médicaux de Miami enregistrés dans mon téléphone. Une heure plus tard, je suis en consultation et un ORL m'introduit dans les oreilles un engin aspirant calibré pour l'exploitation minière. Soulagement immédiat. Je ne suis pas encore sourd.

Le soir même, sur la scène du Jackie Gleason Theater, nous jouons « Another Day In Paradise », « Against All Odds », « In The Air Tonight », « Easy Lover » et « Take Me Home ». Nic, accueilli sur scène par une grosse ovation après le morceau d'ouverture, s'en sort comme un chef.

Nous faisons un triomphe. Je ne m'attendais pas à un tel succès – ni à y prendre autant de plaisir.

Après le show, je suis seul dans la loge. Assis, je digère tout ça, je repense aux acclamations. *Ça me manquait*, me dis-je. Puis, *C'est vrai, Nic est vraiment bon. Vraiment, vraiment bon.*

Le sentiment du concert bien fait, jamais je n'aurais pensé l'éprouver encore. Quand j'ai cessé les tournées solo en 2005, quitté Genesis en 2007 et arrêté les enregistrements en 2010, j'étais convaincu que c'était terminé. À l'époque, je faisais ça – jouer, écrire, chanter, divertir – depuis un demi-siècle. La musique m'avait apporté plus que tout ce que j'aurais pu imaginer, mais elle m'avait aussi pris plus que tout ce que j'aurais pu craindre. J'étais vidé.

Et pourtant, là, à Miami en mars 2016, il se passe l'inverse de ce qui s'est produit pendant des années : au lieu de m'éloigner de mes enfants, de Simon, Nic et Matt, et de leurs sœurs Joely et Lily, la musique me ramène à eux.

S'il y a bien quelque chose qui vous dépoussière les neurones, c'est de jouer avec vos enfants. Un cachet d'un milliard

de dollars pour reformer Genesis ne me ferait pas reprendre la route. La perspective de jouer avec mon fils, peut-être.

Mais avant de penser à demain, il faut se souvenir d'hier. Comment en suis-je arrivé là, et *pourquoi* ?

Ce livre raconte ma vérité. Sur ce qui s'est passé, sur ce qui ne s'est pas passé. Je ne règle pas de comptes, je dissipe certains malentendus.

En me retournant sur mon passé, j'ai eu des surprises, bien sûr. D'abord, qu'est-ce que j'ai pu travailler ! Si vous vous souvenez des années 1970, vous n'avez sûrement pas bu autant de tournées que Tony Banks, Peter Gabriel, Steve Hackett, Mike Rutherford et moi-même en avons fait. Et si vous vous souvenez des années 1980, veuillez excuser ma prestation au Live Aid.

Nous sommes en 2016 et nous avons perdu beaucoup des nôtres. J'ai donc été amené à réfléchir à ma condition de mortel, à mes failles. Mais grâce à mes enfants, j'ai aussi dû penser à mon avenir.

Pas encore sourd. Pas encore mort.

Pour autant, ces sentiments ne sont pas nouveaux. La mort, je l'ai rencontrée quand elle a frappé mon père, au moment même où la décision de son hippie de fils de renoncer à une carrière dans les assurances pour une carrière dans la musique commençait à porter ses fruits. Elle m'a encore pris par surprise quand, en l'espace de deux ans, Keith Moon et John Bonham nous ont quittés, tous les deux à trente-deux ans. Je les vénérais. À l'époque, je me disais : *Ces types-là ne mourront jamais. Ils sont indestructibles. Ils sont batteurs.*

Je m'appelle Phil Collins et je suis batteur, et je sais que je ne suis pas indestructible. Voici mon histoire.



1

Toutes voiles dehors

*Ou : mes tout débuts, mon enfance
et ma relation en demi-teinte avec mon père*

On croit que les mamans et les papas, ça sait tout. Alors qu'en fait ils inventent au fur et à mesure. Ils jonglent au jour le jour, ils bricolent, ils font bonne figure – ou ils essaient. C'est quelque chose que j'ai soupçonné tout au long de mon enfance, mais je n'en ai eu la confirmation qu'à l'âge adulte, et encore, avec l'aide de l'au-delà.

En 1977, par un soir de grisaille automnale, je vais consulter un médium. Elle habite à Victoria, au centre de Londres, dans les quartiers insalubres situés à l'arrière du palais de Buckingham, dans un appartement perché presque au sommet d'une tour. À défaut de caravane de bohémienne, je me dis qu'au moins elle est plus près du ciel.

J'ai peu d'intérêt pour les esprits – ça me viendra beaucoup, beaucoup plus tard, et ce sera moins une affinité qu'une addiction –, ce qui n'est pas le cas de ma femme, Andy. Ma mère aussi est une adepte des tables tournantes. Chez nous, dans la grande banlieue ouest de Londres, maman, ma grand-mère et ma tante, flanquées de mes soi-disant oncles Reg et Len, se sont amusés bien des soirs, à la charnière des années 1950 et 1960, à interpellier les chers disparus depuis notre monde. Spectacle

bien plus réjouissant que les piètres images tremblotantes et monochromes proposées par notre téléviseur dernier cri.

Pourquoi Andy et moi rendons-nous cette visite d'altitude à Madame Arcati ? À cause d'un chien têtu. Ben, notre magnifique boxer, a pris l'habitude de tirer de sous notre lit une pile de couvertures chauffantes. Nous les conservons pour nos enfants, Joely, cinq ans, et Simon, un an, afin que, quand ils ne feront plus pipi au lit, elles leur apportent un peu de chaleur. Il ne m'est pas venu à l'esprit que ces couvertures pliées promettent autre chose qu'un lit bien douillet : tordus, les filaments peuvent se briser et mettre le feu à la couverture. C'est comme si Ben le savait.

Andy vient à penser que dans le rituel nocturne de Ben intervient un facteur surnaturel. Cet animal n'est probablement pas extralucide, mais de toute évidence il a perçu quelque chose qui nous échappe, à nous autres humains.

À l'époque, je suis en pleine tournée avec Genesis – nous avons sorti notre album *Wind & Wuthering* et je ne remplace Peter Gabriel au chant que depuis peu. Par conséquent, je suis souvent un mari et un père absent qui, sur le plan domestique et familial, ne fait pas le poids. De sorte que je ne formule aucune objection à cette démarche peu orthodoxe.

Nous voilà donc en visite chez ce médium. Effervescence du quartier Victoria, grimpette par l'ascenseur de la tour, coup de sonnette et brin de causette avec le mari rivé devant *Coronation Street*. Difficile de faire moins spirituel. Quand enfin, s'arrachant à sa télé, l'époux m'adresse un signe de tête : « Elle va vous recevoir... »

Il s'agit d'une dame ordinaire postée derrière une petite table. Nul signe chez elle de talents hors du commun. Non, elle semble parfaitement normale, toute en sobriété. Ce qui me désarçonne complètement et me déçoit un peu. À mon scepticisme s'ajoutent une dose d'incompréhension et un soupçon de mauvaise humeur.

La lecture du Yi Jing ayant révélé à Andy que les esprits qui perturbent notre chien se situent du côté de ma famille, c'est à

moi qu'échoit l'honneur de pénétrer dans l'ancre du surnaturel. Du bout des lèvres, je narre à la voyante les pratiques nocturnes de Ben. Ayant opiné gravement du chef, fermé les yeux et laissé s'écouler un laps de temps significatif, celle-ci finit par lâcher :

– C'est votre père.

– Pardon ?

– Oui, c'est votre père et il veut vous léguer plusieurs choses : sa montre, son portefeuille et la batte de cricket de la famille. Souhaitez-vous que je demande à son esprit de parler à travers moi ? Vous pourriez entendre sa voix. Mais il arrive que les esprits ne veuillent plus repartir, ce qui peut être un peu gênant.

Je bredouille un « non ». La communication avec feu mon père n'était pas des meilleures de son vivant. Lui parler aujourd'hui, presque cinq ans après son décès, à Noël 1972, par le truchement d'une dame d'âge mûr, dans un intérieur d'une platitude confondante et au sommet d'une tour du cœur de Londres, serait étrange.

– Bon, il vous demande d'offrir des fleurs à votre maman et de lui dire qu'il s'en veut encore.

Évidemment, un jeune homme de vingt-six ans comme moi, qui aime que les choses soient organisées et pragmatique – je suis batteur, ne l'oublions pas –, devrait ne voir là qu'une arnaque de bonimenteuse. Mais je reconnais que l'habitude prise par ce chien d'extraire des couvertures de sous notre lit révèle un comportement peu habituel pour un simple mortel, fût-il canin. De surcroît, Madame Arcati a fait état, au sujet de mon père, de plusieurs détails qu'elle ne pouvait pas connaître, notamment cette histoire de batte de cricket. Du plus loin que je me souviens, cette batte a toujours fait partie du maigre arsenal sportif du clan Collins. En dehors de la famille, nul ne peut en avoir connaissance. Sans être convaincu, je suis intrigué. Andy et moi quittons l'antichambre de la vie céleste pour retrouver ce bas monde. De retour sur la terre ferme, je lui fais mon rapport. Et elle, avec un regard tout aussi compréhensible ici-bas que dans l'au-delà, de répliquer : « Je te l'avais bien dit. »

Le lendemain, j'appelle ma mère et lui relate les événements de la veille. Transportée d'allégresse, elle n'est surprise ni par le message ni par le médium. « Je parie qu'il veut m'offrir des fleurs ! », s'exclame-t-elle, mi-hilare, mi-offusquée. C'est alors qu'elle me raconte tout. Mon père, Greville Philip Austin Collins, n'était pas fidèle à son épouse, June Winifred Collins (née Strange). Engagé à l'âge de dix-neuf ans par la compagnie London Assurance dans la City de Londres, il y est resté toute sa vie, comme son père avant lui. Et « Grev » s'est abrité derrière son train-train de banlieusard à chapeau melon pour mener une double vie avec une femme rencontrée au travail.

À première vue, papa n'avait rien du tombeur ni de l'homme à femmes. Il était un peu bedonnant et sa moustache d'officier complétait une chevelure clairsemée (si je suis si bien fait de ma personne, c'est de toute évidence à ma mère que je le dois).

Or il semblerait que sous ces dehors d'employé d'assurances bien policé se cachait un être plus proche du don Juan. Maman me rapporte un épisode précis. Alma Cole était une dame adorable qui travaillait avec elle dans le magasin de jouets qu'elle tenait pour le compte d'un ami de la famille. Originaire du nord de l'Angleterre, Alma prenait à tout propos des airs de conspiratrice.

Elle et maman étaient proches. Un jour, c'est une Alma un tantinet vexée qui lui lance en fronçant le nez : « Je t'ai vue en voiture avec Grev samedi, je t'ai fait signe et tu ne m'as pas répondu. » « Je n'ai pas pris la voiture avec lui samedi ! » La passagère ne pouvait donc être que la maîtresse de papa, qu'il emmenait faire un tour en amoureux dans notre Austin A35 noire...

Même si, presque cinq ans après le décès de mon père, je trouve formidable que ma mère se livre ainsi à moi, ces révélations m'indignent autant qu'elles m'attristent. À présent, je sais que le couple formé par mes parents s'est moins disloqué qu'effiloché, en partie à cause de mon père qui s'est, disons, égaré. L'annonce de cette infidélité me prend totalement par surprise.

Comment aurait-il pu en être autrement ? J'étais un petit garçon à l'époque, et pour moi, mes parents semblaient nager dans un bonheur sans nuages. À la maison, l'existence paraissait normale et paisible. Facile et simple. Dans mon esprit, mon père et ma mère avaient été heureux et amoureux tout au long de leur vie de couple.

Je suis, et de loin, le petit dernier de la famille : j'ai presque sept ans de moins que ma sœur Carole et neuf de moins que mon frère Clive. Certains aspects de la vie domestique des adultes ont donc pu me passer au-dessus de la tête. À présent, en examinant les faits qui me furent dévoilés en cette soirée de 1977, il me semble pouvoir deviner un malaise sourd dans cette famille auquel j'étais à l'époque totalement aveugle. Cela dit, cela pourrait expliquer pourquoi j'ai mouillé mon lit jusqu'à un âge tellement avancé que c'en était gênant.

Plus tard, quand je fais part de cette nouvelle stupéfiante à Clive, il va droit au but : toutes ces longues promenades dans lesquelles m'entraînaient soudain mes aînés – ces balades nonchalantes, mornes, avec mon frère et ma sœur, le long des cités préfabriquées construites après-guerre sur Hounslow Heath ? Ce n'était pas le quotidien banal mais joyeux d'une enfance banlieusarde classique dans l'Angleterre de la fin des années 1950 et du début de la décennie 1960. En fait, j'étais le complice involontaire d'une entreprise visant à masquer les failles d'un couple.

Les coups de canif paternels dans le contrat de mariage me resteront toujours en travers de la gorge. L'indifférence de mon père envers les sentiments de ma mère me dépasse. Et avant que quelqu'un ne me dise : « Venant de toi, Collins, ça ne manque pas de sel ! » je m'empresse de préciser que j'en ai bien conscience.

Je ne suis pas fier de m'être marié trois fois. Ni d'avoir divorcé trois fois. Avoir versé quarante-deux millions de livres de prestations compensatoires à mes ex-épouses me dérange infiniment moins. Et je me moque que ces montants aient été amplement divulgués et qu'ils soient connus. À notre époque, la

vie privée n'existe plus. Internet y veille. Par ailleurs, un triple divorce pourrait sembler traduire une désinvolture vis-à-vis de l'idée générale du mariage, or rien n'est plus faux : je suis un romantique qui espère, qui croit que les liens du mariage sont de ceux qu'il faut chérir et entretenir.

Malgré tout, ce trio de divorces témoigne certainement d'une incapacité à partager le bonheur de quelqu'un, à comprendre mes conjointes. Il semble trahir une inaptitude à bâtir et à faire vivre une famille. Il est le signe d'un échec, c'est tout. Décennie après décennie, j'ai fait de mon mieux pour que ma vie, tant personnelle que professionnelle, ne souffre d'aucune anicroche ; or, trop souvent, force est de reconnaître que ce « mieux » n'a pas suffi.

Pourtant, la « norme », je sais ce que c'est – elle est dans mon ADN ; j'ai grandi avec, du moins avec ce qui y ressemblait, en banlieue londonienne ; et c'est elle qui a guidé mes pas quand j'ai voulu vivre de la musique.

Je me suis efforcé ne de rien cacher à mes enfants de mon histoire personnelle. Ils en sont partie prenante. Elle rejaillit sur eux. Chaque jour de leur vie, ils subissent les conséquences de mes actions, inactions et réactions. J'essaie d'être aussi droit et franc que possible. Je m'y appliquerai tout au long de ce récit, même lors d'épisodes peu glorieux. Le batteur que je suis a la main leste. J'ai dû m'habituer à ce que d'autres l'aient envers moi.

Mais revenons à ma mère : son stoïcisme, sa force et son humour face aux écarts de mon père en disent long sur une génération marquée par la guerre et qui a tenu coûte que coûte à demeurer fidèle aux engagements du mariage. Voilà une leçon que nous pourrions tous méditer, moi le premier.

Cela dit, quand je me penche sur mon enfance du haut de mon grand âge, je me dis qu'il n'est pas impossible qu'un trouble affectif, un tourment insidieux se soit faufilé à mon insu dans mon âme juvénile.

* * *

Je suis né à la maternité de Putney, dans le sud-ouest de Londres, le 30 janvier 1951, troisième enfant – tardif et, de l’avis général, inattendu – de June et Grev Collins. Pour me mettre au monde, maman s’était, semble-t-il, d’abord rendue à l’hôpital de West Middlesex, mais comme « ils n’avaient pas été très gentils » avec elle, elle a croisé les jambes et mis le cap sur Putney.

J’étais le premier « Londonien » de la fratrie puisque Carole comme Clive étaient nés à Weston-super-Mare, quand toute la famille avait été transférée là-bas par la London Assurance avant le Blitz. Pour ma sœur Carole, mon arrivée n’était pas une bonne nouvelle : elle voulait une fille. Clive, lui, était aux anges : enfin un petit frère avec qui jouer au foot, se bagarrer et, quand il en aurait marre, qu’il pourrait immobiliser et torturer avec ses chaussettes sales.

Comme ma mère et mon père avaient respectivement trente-sept et quarante-cinq ans, je fis d’eux, pour l’époque, de vieux parents. Ce qui ne gêna aucunement maman. Elle demeura une femme généreuse et aimante qui n’a jamais dit du mal de personne jusqu’à sa mort en 2011, le jour de son quatre-vingt-dix-huitième anniversaire (bon, c’est vrai, elle a un jour traité de « crétin » un policier qui l’avait réprimandée pour avoir roulé dans un couloir de bus...).

Papa, né en 1907, était originaire d’Isleworth, quartier alors prisé des bords de la Tamise, aux confins ouest de Londres. La maison où il avait grandi était vaste, sombre, très imposante, extrêmement inquiétante, et sentait le renfermé. Idem pour sa famille. Je ne me souviens pas de mon grand-père paternel, fidèle serviteur de la London Assurance comme son fils le serait plus tard. En revanche, je garde des souvenirs très nets de Grandma : une femme chaleureuse, câline et très patiente avec moi, mais qui semblait figée à l’époque victorienne et, comme pour le prouver, portait en permanence de longues robes noires. Peut-être pleurerait-elle le prince Albert elle aussi.

Nous étions très proches, tous les deux. J'ai passé beaucoup de temps dans son réduit de domestique perpétuellement humide à la regarder peindre des aquarelles de bateaux et de la Tamise, une passion dont j'ai hérité.

Tante Joey, la sœur de papa, était une femme imposante, dotée d'un porte-cigarette et d'une voix enrouée, un peu comme la méchante dans *Les Aventures de Bernard et Bianca* de Disney : « Entre, ma chérie, entre... » Son mari, oncle Johnny, était lui aussi un cas. Affublé d'un monocle, il était toujours vêtu de costumes en gros tweed. Encore un Collins des champs que le xx^e siècle aura oublié.

L'histoire familiale veut que plusieurs cousins de papa aient été internés par les Japonais dans le sinistre camp de Changi à Singapour. On en faisait grand cas : c'étaient des héros de guerre, des hommes qui avaient survécu à l'impitoyable campagne d'Extrême-Orient. Un autre cousin fut, semble-t-il, le premier à importer des laveries automatiques en Angleterre. Aux yeux des proches de papa, chacun d'eux, sans exception, était « quelqu'un ». Autrement dit, un monsieur de la haute. H.G. Wells était, paraît-il, un habitué de la maison Collins.

De toute évidence, la famille de mon père a façonné sa façon d'être, sans parler de sa vie professionnelle – même si, après sa mort, j'ai découvert qu'il avait tenté d'échapper à son embrigadement dans les assurances en trouvant refuge dans la marine marchande. Mais cette rébellion maritime tourna court et il fut prié d'oublier cette tocade, de se ressaisir, et de subir le joug d'agent d'assurances imposé par son paternel. L'époque était au conformisme. Sachant cela, on peut penser que papa a été jaloux de la liberté que les années 1960 ont offerte à Clive, Carole et moi-même dans nos domaines de prédilection : le dessin d'humour, le patin à glace et la musique. De vrais métiers, ça ? Pas pour mon père.

Rien n'indique que Grev Collins ait pris le tournant du xx^e siècle. Quand le gaz extrait de la mer du Nord est arrivé et qu'on a converti toutes les chaudières du Royaume-Uni, papa a tenté de soudoyer la compagnie de gaz pour que nous

en soyons exemptés, convaincu qu'il existait quelque part un réservoir spécial dédié à la famille Collins.

Pour une raison que j'ignore, papa adorait faire la vaisselle et se réservait celle du dimanche midi. Il préférait opérer seul car il échappait ainsi aux obligations sociales imposées par le fait d'être à table. Tout se déroulait normalement jusqu'à ce qu'un fracas retentisse dans la cuisine. Les conversations cessaient alors net et maman allait à la porte-fenêtre pour en tirer les rideaux. Quelques instants plus tard, on entendait papa jurer comme un charretier avant que ne nous parvienne un bruit de faïence brisée qu'un balai poussait ensuite. On entendait la porte du fond s'ouvrir à toute volée et la vaisselle se répandre bruyamment dans le jardin, après quoi papa la dispersait à coups de pieds devant la fenêtre en redoublant de jurons.

« Votre père fait un sort aux assiettes », nous expliquait maman d'un air las tandis que nous, les enfants, fixions en silence des détails de la nappe du plus haut intérêt. Le traditionnel déjeuner dominical d'une famille britannique, en somme.

Papa n'ignorait rien du progrès domestique, mais il ne s'y intéressait pas plus que cela. Selon sa doctrine, si quelque chose fonctionnait, à quoi bon le changer ? C'était surtout vrai pour l'électricité. Au début des années 1950, les prises étaient en bakélite marron, avec des fils gainés de tissu. Elles étaient d'une fiabilité relative et, dans la pièce du fond – celle dévolue à la radio – la prise principale fixée à la plinthe en alimentait souvent cinq ou six autres. Les électriciens appelaient ça un « arbre de Noël ». Le nôtre grésillait régulièrement, ce qui, en matière d'électricité, n'a rien de rassurant. En sa qualité d'ainé, Clive était toujours désigné pour enrichir d'un nouvel élément la prise-mère déjà surchargée. Carole et moi l'observions avec une fascination malsaine car il recevait invariablement une jolie petite décharge qui remontait le long de son bras comme une pichenette un peu rude.

« Ça veut dire qu'il y a du courant. Où est le problème ? », concluait mon père avant de s'installer avec sa pipe pour écouter

la radio ou regarder la télé, sans le moindre égard pour ce pauvre Clive et son bras encore fumant.

Avant mon arrivée, la famille n'avait pas de voiture car papa n'a décroché son permis qu'en 1952, un an après ma naissance. Il n'en était qu'à sa septième tentative. Si le véhicule faisait des siennes, papa l'injuriait, persuadé que les caprices du moteur faisaient partie d'un complot dirigé contre lui. La scène mythique de *L'Hôtel en folie* où, au comble de la fureur, Basil Fawcety – joué par John Cleese – fouette avec une branche son Austin 1100 Countryman récalcitrante constitue un aperçu fidèle de notre vie familiale.

C'est à cette époque que, muni de sa première voiture, papa décida un jour de nous emmener, Carole et moi, faire un tour à Richmond Park. Il voulait aussi en profiter pour procéder à quelques vérifications de sécurité sur son nouvel engin. J'étais assis à l'arrière et tout semblait normal. Soudain, sans prévenir, papa testa les freins, me propulsant tel un projectile par-dessus les sièges avant. Par bonheur, le tableau de bord et mon visage amortirent ma chute... J'en garde des cicatrices de part et d'autre de la bouche.

Papa était à ce point rétrograde que, quand le système décimal fut adopté en 1971, il déclara que l'on venait de signer son arrêt de mort. Ce nouveau mode de calcul constituait pour lui une menace de plus. Avec le recul, rien ne dit que la fin du shilling n'a pas effectivement contribué à le faire mourir d'inquiétude.

Maman était elle aussi une Londonienne endurcie. Elle avait grandi sur North End Road à Fulham et, comme ses deux sœurs, était couturière. Leur frère Charles avait été tué à la guerre, abattu dans son Spitfire. Une de ses sœurs, Gladys, vivait en Australie et, chaque Noël, nous nous envoyions par la poste des cassettes audio. Elle aussi est décédée avant que je ne puisse la rencontrer. Tante Florrie, l'autre sœur de maman, était adorable et, enfant, je lui rendais visite chaque semaine dans son appartement de Dolphin Square à Pimlico. Ma grand-mère maternelle, que j'appelais Nana, était un amour ; elle fit partie

des femmes qui exercèrent une forte influence formatrice sur le petit garçon que j'étais.

Au début des années 1930, alors que maman était encore adolescente, elle a dansé avec Randolph Sutton, vedette de music-hall rendue célèbre par la chanson « On Mother Kelly's Doorstep », avant de se faire embaucher chez un marchand de vins. La famille de papa ne manquait d'ailleurs jamais une occasion de rappeler qu'il avait fait une mésalliance en épousant une vendeuse. Pourtant, dès leur rencontre lors d'une sortie en bateau sur la Tamise à St Margarets, ç'avait été le coup de foudre. Ils s'étaient mariés six mois plus tard, le 19 août 1934. Maman avait vingt ans et papa vingt-huit.

Quand je la rejoins un peu plus de seize ans plus tard, la famille Collins habite Whitton, dans l'arrondissement de Richmond-upon-Thames. Puis nous emménageons dans une grande maison édouardienne de deux étages au 34 St Leonards Road à East Sheen, toujours dans le sud-ouest de Londres.

Comme maman travaillait à plein temps au magasin de jouets, Nana me gardait pendant que Clive et Carole étaient à l'école. Ma grand-mère m'adorait et nous étions merveilleusement proches. Lors de nos déambulations en landau, elle passait sur Upper Richmond Road où, rituellement, elle m'achetait un petit pain chez le boulanger. Le fait que je garde des souvenirs précis de ce goûter quotidien en dit long sur ma proximité avec elle.

Mon père n'était pas un homme de progrès ni de changement, en surface du moins, à tel point que quand ma mère lui demanda si nous ne pourrions pas quitter St Leonards Road pour une maison un tout petit peu plus grande, un tout petit peu mieux adaptée, un tout petit peu moins humide, il lui fit la réponse suivante : « Tu peux déménager si ça te chante. Mais tu devras acheter une maison au prix où nous vendrons celle-ci. Le matin, je partirai au travail comme d'habitude, et rentrerai le soir même dans la nouvelle maison où tout sera déjà en place. » Et il advint que maman, la sainte femme, s'acquitta de cette mission.

Voici donc comment, à l'âge de quatre ans, je me retrouve au 453 Hanworth Road à Hounslow, dans cette maison que ma mère, toujours pleine de ressources, a dénichée elle-même et où elle nous a installés en l'espace d'une journée.

Quand on est petit, la maison où l'on vit paraît toujours immense. On peut d'ailleurs avoir un choc en y retournant des années plus tard – comment tenions-nous tous là-dedans ? Mes parents ont bien sûr la chambre principale ; celle de Carole, plus petite, est juste à côté. Clive et moi avons la nôtre à l'arrière de la maison, avec des lits superposés. On y est tellement à l'étroit qu'il faut presque se relayer pour dormir. À mon adolescence, il y a tout juste la place pour cacher sous mon lit la collection de magazines de charme dont je suis entré en possession je ne sais comment. J'ai partagé cette pièce avec mon frère pendant toute mon enfance, jusqu'en 1964 quand, à vingt-deux ans, il a quitté la maison.

Né au début des années 1950, j'ai grandi dans un Londres encore convalescent après le pilonnage hitlérien. Je n'ai pourtant absolument aucun souvenir de lieux bombardés ou dévastés dans notre quartier.

Les seules fois où je me souviens avoir vu un indice susceptible d'évoquer les séquelles d'un bombardement, c'était quand nous nous aventurions dans la City pour assister aux spectacles donnés par la société de papa. Le club théâtre de la London Assurance montait des pièces et la famille se faisait un devoir de faire le long voyage depuis Hounslow, via Cripplegate, jusqu'au sanctuaire de la finance londonienne. Mes souvenirs de ces périples sont émaillés d'images de quartiers rasés près de l'antique mur de Londres, comme dans certaines scènes de *À cor et à cri*, la comédie des productions Ealing de 1947, où des gamins des rues jouent parmi les décombres.

Le Londres de mon enfance ressemblait d'ailleurs trait pour trait à celui des productions Ealing ou de mon comédien préféré, Tony Hancock, domicilié au 23 Railway Cuttings à East Cheam, banlieue fictive de la capitale. Pas de circulation pour ainsi dire, même dans le centre-ville, et, en tout cas, aucun embouteillage

ni problème de stationnement (j'ai des films amateurs tournés par Reg et Len où l'on peut compter les voitures qui passent sur Great West Road). Des hordes de messieurs en chapeaux melons qui traversent Waterloo Bridge d'un pas assuré ; une foule grouillante de supporters de football, tous coiffés d'une casquette ; des vacances à la mer – dans notre cas, à Bognor Regis dans l'Essex ou à Selsey Bill dans le Sussex de l'Ouest, là où, pour se mettre dans l'ambiance de la plage, les hommes ouvraient à la rigueur le col de leur chemise, et desserraient leur cravate. À la maison, le rituel familial du samedi consistait à s'asseoir devant la télé à 16 h 45, thé et tartines à la graisse de rôti en main, et à écouter s'égrener les scores des matchs de football. Ou à découvrir le vaste monde grâce à *Davy Crockett, roi des trappeurs*, film de Disney de 1955, moment fondateur qui éveilla chez moi un intérêt jamais démenti pour Fort Alamo.

On peut parler d'idylle, d'une rencontre entre une époque et un lieu. Mon époque à moi, mon lieu à moi. Mon pré carré bien tracé.

Hounslow se trouve à l'extrême limite du Middlesex, là où la capitale rejoint la couronne des « Home Counties ». C'est le point le plus occidental, le terminus de la ligne de métro Piccadilly. À cent lieues de l'épicentre. À quarante-cinq minutes en train du West End. C'est Londres tout en étant la banlieue. Ni vraiment l'une, ni vraiment l'autre.

Qu'est-ce que ça implique, de grandir en bout de ligne ? Eh bien, ça implique de marcher tout le temps, puis de prendre un bus, puis de marcher encore un peu, puis de prendre un train. Tout est un effort. Alors on trouve son plaisir où l'on peut. Et, hélas, celui des autres n'est pas forcément le mien.

En primaire, à la Nelson Infants School, je deviens le souffredouleur de Kenny Broder, élève à St Edmunds, école malencontreusement située en face de la mienne. Comme moi, il n'a que dix ans, mais une tête de boxeur, avec des pommettes hautes et un nez qui a déjà vécu. J'appréhende de voir Broder déboucher du portail de son école au moment où je quitte la mienne. Tout le long du trajet de retour, il ne va pas me quitter

des yeux, me menaçant en silence. J'ai l'impression qu'il s'en prend toujours à moi – et toujours sans raison. Ai-je une cible collée sur le front, un écriteau « Donner un coup de pied ici » à l'arrière de mon short ?

Même ma première expérience avec une représentante du sexe opposé n'échappe pas au prisme de la violence scolaire. J'emmène Linda, ma première petite amie, à une fête foraine sur Hounslow Heath, les poches remplies de petites pièces durement gagnées, sésames pour le toboggan des amoureux et-ou pour les autos tamponneuses, selon la longueur de la file d'attente. Nous sommes à peine arrivés qu'un frisson me glace la nuque : *C'est pas vrai*, me dis-je, *il y a Broder et sa bande...*

Pensant que je serais plus en sécurité en hauteur, j'embarque avec Linda sur le manège de chevaux de bois. Une fois qu'il est en marche, la bande me fixe d'un œil noir à chaque passage et, à chaque passage, semble grossir davantage. À tous les coups (c'est le cas de le dire), je vais prendre une raclée. Et en effet, dès que je descends, Broder s'approche de moi en roulant les mécaniques et me flanque une beigne. En vrai cow-boy, je tâche de ne pas pleurer. Je rentre de la fête foraine avec un œil au beurre noir. Maman me demande :

- Que t'est-il arrivé ?
- On m'a frappé.
- Pourquoi, qu'avais-tu fait ?

Comme si c'était ma faute.

Pourtant, à douze ans, dans le parc situé près du magasin de maman, je décide pour la première fois de ne plus me laisser faire. Nous nous réunissons souvent là, près d'un énorme abreuvoir à chevaux d'antan et d'une voie de dégagement où les trolleybus 657 font demi-tour (nous sommes, ne l'oublions pas, au terminus de la ligne).

Ce parc est donc notre territoire. Je n'appartiens pas à une vraie bande, mais à un simple groupe de jeunes bien décidés à veiller sur leur carré de pelouse en jouant les durs à cuire. D'autant que des gars du quartier plus grands et plus costauds sont tout disposés à nous prêter main-forte.

Un jour, le parc est investi par un groupe concurrent. Les échanges volent bas : « Tu veux ma photo, connard ? » « C'est moi que tu traites de connard ? » On croirait entendre les Sharks et les Jets, les stridences du jazz en moins. Les noms d'oiseaux fusent et, très vite, avec un autre gars, on se tape dessus en se roulant par terre. Au bout d'un moment, on s'arrête. Ça ne nous mène à rien. Match nul (et probables saignements de nez en prime).

Lui comme moi avons l'impression de nous en tirer avec les honneurs. Mais arrivent les grands qui nous exhortent à ne pas s'arrêter là. Ils parviennent à me faire dire d'où viennent les envahisseurs. Le Gros Dave – bon, en général, on ne s'adresse pas à lui comme ça, surtout moi – décide d'aller « se le faire ». Il ne m'entend pas lui crier, « Arrête, on s'est mis d'accord sur un nul ! » Je m'en veux car, de loin, je vois le Gros Dave sauter à pieds joints sur le vélo de mon adversaire, garé en face, juste devant le marchand de bonbons. Oh ! et puis après tout, comme ça, ils ne viendront plus nous chercher avant un moment.

Ici, dans les banlieues déshéritées, on s'amuse où et comme on peut. Côté ombre, ça donne de classiques chamailleries de cour d'école, une violence nourrie d'ennui. Côté plus ensoleillé, ma mère tenant un commerce de jouets, j'ai la primeur des nouveaux modèles dès qu'ils sont en rayon. Pas des babioles gratuites, mais du consistant. Comme j'adore construire des maquettes d'avions, quand une nouvelle boîte Airfix arrive, je tourne autour en frétilant, tel un bombardier Lancaster au-dessus de la Ruhr.

Les abords du pub local, le Duke of Wellington, deviennent bientôt mon terrain de jeu et je me lie d'amitié avec le fils du patron. Charles Salmon a quelques années de moins que moi, mais nous sympathisons vite. L'adolescence est pour nous deux l'occasion de prendre de mauvaises habitudes en soutirant des boissons alcoolisées au bar et en piquant des cigarettes par poignées quand Teddy, la grande sœur de Charles, officie derrière le comptoir. Nous nous réfugions dans une cabane de jardin pour nous enfumer jusqu'à la nausée. Tout y passe : cigares,

cigarillos, cigarettes françaises, tout. À quinze ans, je fume la pipe comme mon père.

Je sympathise également avec Arthur Wild et son petit frère Jack, eux aussi du quartier. Plus tard, la vie de Jack et la mienne seront étroitement mêlées : tout jeunes comédiens, nous partagerons la scène d'un théâtre du West End ; lui en Charley Bates, l'acolyte d'Artful Dodger¹, interprété par moi-même, dans la première mise en scène de la comédie musicale *Oliver!*. Mais Jack fera mieux que moi en jouant, en 1968, Dodger dans le film de Carol Reed qui a remporté des Oscars.

Ainsi va ma vie en bout de ligne. J'ignore tout ce qui se passe, ne serait-ce qu'en haut de la rue. Là où Hounslow s'arrête, c'est... Londres ? Ça me paraît un autre monde. La City elle-même, où papa travaille, est totalement absente de mon imaginaire.

Comme pour tout jeune garçon, le ballon rond occupe une grande place dans ma vie. Au début des années 1960, je suis un incondicional de Tottenham Hotspur ; je vénère Jimmy Greaves, une machine à marquer des buts. Aujourd'hui encore, je peux citer les noms des joueurs, c'est dire mon attachement à ce club. Mais les Spurs jouent dans le nord de Londres et, pour moi, le nord de Londres, c'est un peu la planète Mars. Jamais je n'oserais m'aventurer si loin de mes bases.

Le grand club le plus proche de Hounslow est le Brentford FC et j'assiste régulièrement aux matchs. Aux entraînements aussi, et je me fais un petit nom autour du terrain. Parfois, je vais voir jouer le Hounslow FC, mais c'est une équipe très modeste. Si modeste qu'un jour leurs adversaires ne se sont même pas dérangés.

Mon horizon s'élargit légèrement grâce à la Tamise. Mon père ne revendique peut-être guère de passions, mais le peu d'enthousiasme qui l'anime est concentré sur les plaisirs de l'eau.

1. The Artful Dodger : ce personnage porte plusieurs noms en français : « Rusé matois » dans la traduction de 1893, « Le Renard » dans la Pléiade et « Parfait Coquin » dans le film de Roman Polanski. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Grev et June Collins, mordus de navigation l'un comme l'autre, s'investissent dans le nouveau Converted Cruiser Club. Ils font partie d'un large cercle d'amateurs d'activités nautiques auquel appartiennent Reg et Len Tungay, les « oncles » dont j'ai déjà parlé. Ces deux frères possèdent leur propre bateau, le *Sadie*, rescapé de la guerre, un ex-membre de la flottille de Dunkerque, un bâtiment assez grand pour que l'on puisse y dormir, ce que je ferai en de nombreuses et joyeuses occasions.

Nous passons la plupart de nos week-ends et nombre de jeudis (jour de réunion attitré des membres du club) en compagnie d'autres plaisanciers, à nous retrouver dans un *club-house* temporaire, à accoster ici ou là, à ramer pour le plaisir ou, selon l'expression, à « faire des ronds dans l'eau ». Ou, le plus souvent, à en parler. Je ne tarde pas à partager le goût paternel pour la vie aquatique.

Il existe une manifestation annuelle, organisée sur l'île de Platt's Ait à Hampton, où les membres du club se rassemblent le temps d'un week-end avec leurs chères embarcations pour se livrer à des courses d'aviron, à des tirs à la corde et autres concours de nœuds marins. Je manie les cordages et pilote un dériveur dès mon plus jeune âge et je n'ai jamais eu peur de l'eau. Chez le tout jeune homme que je suis, ces rudes activités développent une grande aisance sociale. Dans le monde actuel, elles seraient peut-être synonymes d'ennui, mais pas dans mon enfance. Je suis même honoré de fréquenter l'école Nelson Infants.

Parenthèse au sujet de l'eau et de son influence sur notre famille : mon père n'a jamais appris à nager. Le sien lui avait transmis la peur d'avoir de l'eau au-dessus de la taille. Un peu plus haut et c'était la noyade. Il l'avait cru. Et dire qu'il avait cherché à fuir en s'enrôlant dans la marine marchande...

Dans mes jeunes années, la Tamise occupe une grande place à des titres divers. Le week-end, dès mon plus jeune âge, j'embarque souvent dans un canot et je rame à mon rythme d'un pont à l'autre. Comme, à l'époque, le Converted Cruiser Club ne possède pas de *club-house*, nous utilisons pour les réunions

et les fêtes le hangar à bateaux de Dick Waites à St Margarets, où papa amarre son petit canot à moteur, le *Teuke*. L'endroit sera ensuite racheté par Pete Townshend qui en fera son studio d'enregistrement, le Meher Baba Oceanic. Je possède une vieille photo de moi prise là-bas, dans les bras de ma mère. J'ai offert un tirage à Pete qui, comme toujours grand seigneur, m'a écrit une lettre charmante et poignante pour me remercier. La photo est restée accrochée au mur du studio pendant des années.

À la fin des années 1950, le club loue, pour un penny par an, un terrain sur l'île d'Eel Pie. Durant de longues années, je participe d'abord à la construction de ce *club-house* définitif, puis aux pièces et aux spectacles de Noël montés par les membres. Je peux donc en toute légitimité me targuer d'avoir joué dans cette salle illustre, installée au beau milieu de la Tamise (elle fut le foyer de l'explosion du blues britannique des années 1960), bien avant les Rolling Stones, Rod Stewart et les Who.

À part ça, je continue à faire des ronds dans l'eau. Pourtant, ces soirées régulières au club nautique vont me donner un jour l'occasion de jouer pour la première fois de la batterie en public. Il existe un petit film où l'on me voit, à dix ans, me produire avec les Derek Altman All-Stars sous la conduite d'un chef accordéoniste. Carole et Clive sont aussi de la partie dans des sketches comiques. Maman n'est pas en reste puisqu'elle chante, non sans émotion, « Who's Sorry Now? ».

D'ailleurs, toute la famille est impliquée dans cette troupe des bords de l'eau. Régulièrement, papa pousse sa sempiternelle rengaine paysanne avec force bruits incongrus pour imiter les animaux. Encore maintenant, je m'en sers pour amuser les plus jeunes de mes enfants : « Il était un vieux fermier qui avait une vieille truie... » (ajouter ici divers bruits de bouche et de pet).

Ces occasions sont les rares fois où papa tombe le chapeau melon, le costume et la cravate pour se muer en une sympathique fripouille. Malheureusement, j'ai trop peu de souvenirs précis de mon père, heureux ou pas. Les images qu'il me reste, j'en ai fait une chanson, « All Of My Life » sur l'album ...*But Seriously* paru en 1989 : papa qui rentre du travail, se change,

s'installe pour dîner et passe ensuite la soirée devant la télé avec sa pipe pour seule compagnie. Maman est sortie, et moi, j'écoute des disques au premier étage.

En me remémorant ces scènes, je suis accablé de tristesse. J'aurais pu interroger mon père sur tant de sujets ; si seulement j'avais su qu'à son décès je n'aurais que vingt et un ans... Nos rapports ont manqué d'intimité et de dialogue. Peut-être ai-je effacé mes souvenirs. Ou peut-être n'ont-ils jamais existé.

Ce dont je me souviens en revanche, et avec acuité, c'est du pipi au lit, et de devoir dormir avec une alèse en caoutchouc sous le drap de coton. Quand il m'arrive d'avoir « un accident », l'alèse empêche le liquide de se répandre et m'oblige à dormir dans une petite flaque de pipi retenu prisonnier. Dans cette situation, que faire ? Rejoindre sa maman et son papa et mouiller le lit parental. Mon père doit vraiment me bénir. Comme nous n'avons pas de douche dans notre petite maison mitoyenne et qu'en temps normal personne ne prend de bain le matin, je crains que, pendant quelques bonnes années, papa ne soit allé tous les jours au travail avec, flottant autour de lui, une légère odeur d'urine...

Conséquence peut-être inévitable, malgré son amour pour la Tamise, papa ne peut s'empêcher de commettre de temps à autre des actes irréfléchis. J'en ai la preuve cinématographique : un film amateur tourné par Reg Tungay qui nous montre tous les deux au bord de l'eau sur l'île d'Eel Pie. J'ai environ six ans et je me trouve en surplomb de la Tamise de près de cinq mètres.

J'ai toujours su que ce fleuve était très dangereux. Ses courants possèdent une force phénoménale et il est sujet à de nombreux mouvements de flux et de reflux. Il n'est pas rare qu'au pont de demi-marée de St Margarets des corps soient rejetés par les portes des écluses. Comme le sait tout bon membre du Converted Cruiser Club, sur la Tamise on ne doit prendre aucun risque.

Or, sur ces vieilles images, on voit mon père tourner brusquement les talons et s'en aller. De toute évidence, il ne me dit pas un mot, ne m'adresse aucune mise en garde, n'exprime

aucune inquiétude. Il me laisse en plan, pétrifié sur le bord. Il ne ferait pas bon tomber sur cette rive pierreuse, fouettée par les eaux. Si je chutais, je me blesserais grièvement et pourrais peut-être même être emporté. Mais papa m'abandonne là sans état d'âme, sans même un regard derrière lui.

Je ne dis pas qu'il n'en avait rien à faire, mais je crois qu'à certains moments il ne réfléchissait pas. Comme si, lorsqu'il m'avait planté là au bord de la Tamise, son esprit, ses émotions étaient ailleurs. Il inventait sa vie au fur et à mesure.

Inventer, c'est ce que j'ai fait à mon tour, devenu adulte. Parfois sur un mode positif, créatif : dans mon métier de compositeur et d'interprète, l'invention fait partie intégrante du job. Mais parfois aussi, je l'admets, d'une façon négative : durant près de quatre décennies de tournées incessantes autour du globe, avec Genesis et en solo, je n'ai fait qu'alimenter une fiction en pensant que j'étais capable de concilier une vie familiale stable et une carrière musicale.

Non, nous, les mamans et les papas, on ne sait pas tout. Loin de là.